

# Funérailles à Muxua

CORNÉLIA DE PREUX

Dans des paniers portés par les enfants, ils ont mis les coquillages englués. Dans les filets, ils ont accroché turbots, mérus et poulpes noircis. Sur des croix, ils ont cloué qui une mouette, qui un goéland, et là encore, un cormoran, une sterne arctique, un macareux. Tous figés par le fioul. La procession est partie du port pour se diriger vers la place du village. Ils étaient tous là: les pêcheurs, les mareyeurs, leurs familles et puis aussi les gens des hameaux de l'intérieur des terres. Sur la place, devant l'église, ils se sont arrêtés.

Ils ont salué les trois représentants des autorités qui les y attendaient avec Augusto. Augusto, il avait tout organisé. Il s'était démené comme un diable pour qu'ils viennent, les gens du gouvernement, pour voir, pour sentir, pour entendre. Oui, c'est à ceux-là qu'ils voulaient crier leur colère et leur tristesse.

Julio, le vétéran, s'est avancé vers les visiteurs et a pris la parole. Il était encore plus courbé que d'habitude et sa barbe avait blanchi d'un coup. Comme si elle avait trempé dans l'hiver. Il leur a d'abord dit comme leur côte était belle, avant. Et riche et généreuse. Oui, tellement prodigue. Depuis des générations, qu'elle les nourrissait. Même que certains vivaient plutôt bien grâce à elle. Et puis, pendant les fêtes, c'était toute l'Espagne et les pays alentour qu'elle régalaient de moules et de pouces-pieds.

Ensuite, ça a été au tour d'Augusto. Augusto était encore jeune, lui. C'était un meneur, une tête brûlée. Il n'y a pas si longtemps encore, il s'était même mis à dos toute la communauté, parce qu'il avait frayed avec les bateaux-usines, ceux qui raclaient les fonds marins et les laissaient exsangues. Mais ce jour-là, Augusto ne frimait plus et ses mèches charbon tremblaient de rage. La voix grave, il a d'abord remercié les trois hommes en costume cravate d'être là. Et puis, les regardant l'un après l'autre droit dans les yeux, il a rappelé ce qui s'est passé ce fameux jeudi, au matin. Ils savaient qu'elle allait arriver, la marée noire, mais le choc, il a quand même été immense. La pernicieuse, cela faisait des semaines qu'elle s'étalait au large, narquoise, et n'attendait qu'un coup de vent pour attaquer. Il a raconté qu'ils ont sonné les cloches et sont allés voir.

C'était terrible de découvrir les premiers poissons échoués, les premiers crustacés empêtés dans la pâte au mazout. Et le sable, leur beau sable si léger, qui collait à leurs chaussures par paquets. Ils ont alors retroussé les manches. Quelle saloperie! Un travail impossible, de titan. À tout moment, des lames sombres déferlaient. Avaient-ils déjà essayé, ces messieurs, de séparer une goutte d'huile de l'eau dans une baignoire? Et deux, et trois et mille gouttes? Le soir, ils n'arrivaient pas à se débarrasser du cambouis et de l'odeur nauséabonde. Leur estomac en était tout retourné.

Ça a duré des semaines. De la mer, l'horreur n'arrêta pas d'arriver. Mais ils se sont battus, furieusement. Ils ont traqué les yeux du bouillon, les ont poursuivis, repêchés; ils ont écumé la couche de fioul avec force pelles, bâtons, seaux, casseroles, cuillères et parfois même à pleines mains. Que d'habits, que de bottes, que de sueur, que de désespoir, que de larmes ils ont laissé dans la nappe empestée! Les barrières anticontamination et les aspirateurs à pétrole, merci, ce n'étaient que des belles promesses vides: ils avaient été balayés à la première bourrasque. Eux, c'était avec leurs barques et leurs corps qu'ils s'étaient jetés dans la bouillabaisse fétide et poisseuse pour défendre leur gagne-pain.

À bout de forces, Augusto s'est tu un moment. Et puis, lentement, il a repris son récit, la gorge nouée, les yeux maintenant rivés sur les souliers vernis des visiteurs.

Un jour, cela s'était arrêté. Les vagues qui venaient du large sont redevenues bleues, vertes, blanches. Les uns après les autres, ils ont alors repris la mer. Mais matin après matin, leurs bateaux ne ramenaient qu'une pêche souillée et pourrie. Qu'ils aillent voir eux-mêmes, ces messieurs, s'ils n'avaient pas peur de se salir. La côte, leur côte, était bel et bien morte. C'était pour cela qu'eux, les pêcheurs, avaient décidé de se rassembler là, sur la place, avec leurs filets et paniers débordant de cadavres puants, gluants et noirs et de les inviter, eux les

gens du gouvernement, à mettre le nez dedans. Et maintenant, qu'ils leur disent ce qu'ils allaient tous devenir!

Après, laissant plantés là les notables, tout chargés qu'ils étaient, ils sont repartis silencieux du côté de l'océan, du côté sauvage, là où ils aimaient bien venir fêter le solstice d'été. Ils ont rendu les crustacés et les poissons à la mer. Dans le sable, ils ont planté les croix sur lesquelles ils avaient cloué mouette, goéland, cormoran, sterne arctique et macareux. Ils ont jeté des fleurs dans les vagues. Et puis, ils sont rentrés au village.

## Je veux pas devenir vieille

Je veux pas devenir vieille.  
Je veux pas que mes seins pendouillent.  
Je veux pas que ton ventre gondole.  
Je veux pas que tes ardeurs s'étiolent.  
Je veux pas que nos cœurs se lassent.  
Je veux pas de hanche en plastique.  
Je veux pas d'appareil auditif.  
Je veux pas de déambulateur.  
Je veux pas lire mon journal sur ipad.  
Je veux pas que le frigo désemplisse.  
Je veux pas non plus qu'on me le remplisse.  
Je veux pas que les enfants me voient flétrir.  
Je veux pas que le crabe s'en prenne à mes amis.  
Je veux pas que l'Alzheimer les réquisitionne.  
Je veux pas partir après sœurs et voisins.  
Je veux pas être abonnée aux cimetières.  
Je veux pas que tes neurones s'embrouillent.  
Je veux pas que ma tête yoyote.  
Je veux pas te promener en fauteuil roulant.  
Je veux pas que tu me précèdes.  
Je veux pas que tout soit derrière.  
Je veux pas devenir trop vieille.

## Refuge de Chaumailoux

16 h

À portée de main, une anémone déjà passée, égarée dans la prairie sauvage. Elle ébouriffe sa houppette à la brise. Se trémousse sur sa tige élastique, tout étourdie du crépitement des machines à écrire des grillons. Elle alterne bains de soleil, d'humus, d'azur. Attend une visite, peut-être. Ce que ça peut décoiffer le vrombissement d'un bourdon insistant!

18 h

À portée des godillots crénelés, un troupeau de moutons. Perles de laine grise qui s'égrènent et puis dévalent, déboulent, roulent-boulent par grappes, par vendanges entières. À grands renforts de jérémiades.

20 h

À portée des yeux, en contrebas, les pâturages palpitent sous la lumière rasante. Mais qui donc les a saupoudrés de safran? Déchaussées, réunies en râteliers ou érigées en cairns-phares, une armée de molaires repues de calcaire les cernent, les dévorent de toutes parts.

21 h

À portée de ciel, en ombre chinoise, se découpent les falaises, les combes, les pics et les pentes. Dernier relief gommé sur la gauche, à l'est. Magma encre, soudain, tout autour, ciselé à l'infini en son sommet.

22 h

... Hors de portée, le firmament à peine bleuté encore. La nuit descend, silencieuse, frôlant au passage ses bergères. Une à une, elles ouvrent un œil pétillant ou lunaire. Pour veiller, des mille et un recoins de la voûte-cloche. Sur la fleur, les moutons, la plaine et la montagne maintenant assoupis.

## biblio

**Le chant du biloba**

Ed. Plaisir de lire, 2016.

**L'Aquarium**

Ed. Plaisir de lire, 2012.



PHOTO FLORIAN CELLA

## bio

Cornélia de Preux est née à Vienne en 1959. Après avoir grandi en Valais, elle a étudié les Lettres à l'université de Genève puis a vécu plusieurs années en Suisse alémanique avant de s'installer à Lausanne. Elle collabore à différents organismes en tant que journaliste spécialisée dans l'environnement et est également traductrice. Elle est l'auteure de deux romans.

Les trois textes que nous publions ici sont extraits de son premier recueil de nouvelles, *La fin des haricots*, à paraître en février dans Hors-d'œuvre, une nouvelle collection des éditions lausannoises Plaisir de lire. L'ouvrage réunit une trentaine d'instantanés saisis ici ou là. Des tranches de vie qui, tel un kaléidoscope, dessinent les contours d'un monde ni blanc ni noir, mais joyeusement bigarré.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH)  
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]littérature.ch, de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.